

PORTRAIT D'ISABELLE H.

Depuis plus de trente ans, Joel-Peter Witkin poursuit sa quête obsessionnelle d'une beauté différente, qui renvoie le spectateur à sa propre étrangeté... Isabelle Huppert s'est risquée à poser pour lui et s'est reconnue dans sa vision.

par Virginie Luc

Dans la douceur d'une après-midi de mai, deux « monuments » se rencontrent pour la première fois : l'actrice française Isabelle Huppert et l'artiste photographe américain Joel-Peter Witkin. Je devrais dire : se reconnaissent. Je parle d'une reconnaissance souterraine, implicite entre deux personnes qui ont, si ce n'est le même projet de vie, du moins une perception partagée de ce qu'elle peut être : un clair-obscur qui unit les contraires, des nuances de gris, comme ses photos, plutôt qu'un noir et blanc tranché.

Il m'avait parlé de son désir de photographe « la plus grande actrice justement parce qu'elle ne semble pas jouer », devant sans doute quelque chose en elle qui la rendait proche de son univers marginal.

De son côté, Isabelle Huppert connaissait le travail « obsédant » du photographe qui explore les confins de la normalité. Des portraits de noir et de blanc mêlés, parfois rehaussés de peinture à la cire, qui mettent en scène des gens hors norme, trop en vie ou déjà morts, « en marge » des canons de la beauté ou de la réussite.

Partout dans un beau désordre, il y a des anges et des monstres, des pierres et des viscères, du silence et du bruit. Les corps difformes et les âmes souillées sont dénudés, les uns maquillés de craie blanche comme des statues de pierre, les autres éivrées de leurs fantômes et de leurs terreurs. Souvent ses photographies sont abîmées, il griffe, biffe, lacère ses originaux.

« Notre époque parle à l'œil en hurlant, avec des lumières violentes, des couleurs criardes. Les images qui nous entourent sont inconsolables à force d'être gaies, elles sont sales à force d'être propres, vidées de toute ombre comme de tout chagrin. Je ne cherche pas à flatter l'œil, ni à l'éblouir. Je n'ai pas de certitudes et pour moi, il n'existe de vérités que suspectes », dit le conspirateur scandaleux.

Isabelle Huppert accepte la rencontre sur un dessin esquissé par Witkin. Il faut une bonne dose de courage et de liberté pour s'y risquer. L'action se déroule dans l'appartement parisien de Baudoin Lebon, son galeriste en France. Le dispositif est en place : les flashes de lumière, la chambre photographique et une curieuse sculpture que Witkin a confectionnée dans du carton noir et suspendue à hauteur d'homme, face à l'objectif. Drôle d'installation qui n'a rien à voir avec le dessin initial proposé à



JOEL-PETER WITKIN
PORTRAIT D'ISABELLE H., PARIS 2004

Né en 1939 à Brooklyn, le photographe vit et travaille à Albuquerque au Nouveau-Mexique. En France, il est représenté par Baudoin Lebon.

« Chaque photo, disait Isabelle Huppert dans Polka au printemps 2009, est un point d'interrogation. J'aime aller à la rencontre de ce mystère ».

Isabelle. Je redoutais qu'elle ne apprécie guère les changements de dernière minute. Mais non. Elle accepte : glisse sa tête dans le « Calder » de Witkin, son corps maculé de blanc dans un corsage conçu pour l'occasion. Elle se laissera traverser par l'œil.

Pourtant elle s'impatiente. Elle est encore tendue. Elle cherche à se concentrer. Peu à peu, elle s'absente à elle-même pour

n'être plus qu'à lui. Witkin a photographié et peint Isabelle Huppert telle qu'il l'a devinée : un être de lumière et d'ombre, tout à la fois grave et sereine, sacrée et profane, comblée et perdue. Isabelle surgit hors du temps, elle est de toutes les éternités, pareille à une icône. Immortels son corps et son visage poudrés de blanc, sur-réaliste son âme qui s'échappe du module et du troisième œil épinglé au corps comme un bijou. Par endroits, il a recouvert l'image de peinture. Des tons denses, épais, sourds : vert émeraude pour la robe et carmin pour ses lèvres. L'image en devenant un tableau s'est éloignée et impose une distance. Isabelle a rejoint les idoles. L'éloignement la protège. En retrait, dans cet écart solitaire, elle se supprime et s'affirme dans le même mouvement. On est devant une image sainte*.

Elle n'avait qu'une heure. Nous devions « faire vite ». Pourtant, après la séance photo, elle n'est pas partie. Witkin non plus. Sans savoir qui des deux était devenu le chasseur ou la proie, ils ont déposé les armes. Plus personne ne cherche à convaincre ni à vaincre.

Elle parle de Mondrian et de Miró, l'interroge sur sa vie à Albuquerque. Il continue à l'appeler « Elisabeth » pourtant il la connaît déjà mieux que quiconque. « Ce qu'on sait de quelqu'un empêche de le connaître, dit Witkin. Je préfère ne pas en savoir trop. Très peu de vraies paroles s'échangent chaque jour. Peut-être que je ne fais des photographies que pour commencer à voir, pour enfin commencer à parler ». Cette après-midi qui ne devait pas s'éterniser s'est doucement « perdue ». En réalité, chacun a gagné un moment de grâce. Dehors, sur le trottoir de la rue Béranger, chacun s'appête à être rendu au-dehors, riche d'un secret indicible. Le bruit de la ville peut reprendre, le temps peut recommencer. ●

* A retrouver dans le livre « Isabelle Huppert, la femme aux portraits », par Ariel Ronald Chammah et Jeanne Fouchet, éd. Seuil.